

# Les Zouzouteries sont de sortie

Bonjour chers retraités,

On va vers les beaux jours, mes anglaises sont terminées alors allez, on sort... et vous raconte quelques histoires plus ou moins bidon..

D'abord dans le (pas toujours) beau monde :

## Tenue de soirée



Engoncé dans mon smoking « obligatoire » donc loué chez St.-Frusquin à Genève, je suis là comme un con adossé contre la colonne de marbre, juste à côté du panneau indiquant « no smoking »... que comprendre ? Le col de ma chemise blanche immaculée aux boutons nacrés a été empesé, amidonné, rigidifié de façon telle que j'ai l'impression d'avoir le cou dans un étai. Mes chaussures vernies d'une demi-pointure trop petites (pas en stock) me

font un mal de chien et mon nœud « pap » n'améliore pas ma faculté pourtant reconnue d'être à l'aise en toutes circonstances.

Mais qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ? Ma toute première soirée dite mondaine et qui pourtant ne l'est pas car à observer l'aréopage des autres pingouins disséminés dans le salon d'honneur du château aux plafonds peints et aux boiseries dorées je ne voyais que des sbires locaux. A priori tout le Monde n'était pas invité. Monsieur le Préfet se distinguait des autres car il portait fièrement son uniforme, Monsieur le Maire un peu aussi car il avait son écharpe tricolore en bandoulière. Tous les autres, bourgeois, industriels nouveaux riches, fils de..., particulés, et autres amis invités par notre hôte le châtelain avaient le même costume que moi. Quel manque d'imagination vestimentaire. Tous étaient plus ou moins bedonnants, rougeauds et fiers de leur statut de personnage important de la région. Cheveux coupés raz, barbe taillée au cordeau. Je me démarque cependant un peu d'eux grâce à ma queue de cheval. On rit fort ou alors on susurre, on évite de rencontrer celui-ci, on cherche la compagnie d'un autre, on s'observe, on se toise, on se juge y compris Monsieur le Juge lui-même qui n'a pourtant aucune preuve.

Leurs compagnes, épouses, maîtresses ont plus d'imagination, elles ont sorti leurs plus belles toilettes, pas toujours sobres il faut le dire, leur plus profond décolleté, sont toutes allées chez le même coiffeur quelques heures avant, sont fardées, maquillées, onglées, et exhibent leur plus belle quincaillerie tel un curé portant les saints sacrements. Elles gazouillent les rombières, elles se parlent en catimini, elles mettent la main devant la bouche pour rire des autres, il y a des ah... des oh..., des « c'est pas vrai » des « mais non », des « oui je l'ai entendu dire par ma voisine », la duchesse de Montgenou, et elle doit le savoir elle.

Chacune et chacun a sa coupe de champagne dans une main et un canapé caviar ou foie gras dans l'autre. Ils en arrivent même à parler la bouche pleine les goujats.

Je suis donc là, un peu à l'écart et j'observe. Non, non je n'étais pas invité. C'est mon patron qui m'envoie le représenter car lui avait depuis longtemps déjà réservé une suite dans un palace de Gstaad pour passer un week-end en amoureux avec sa jeune et jolie maîtresse. Dont acte.

J'ai moi aussi les deux mains occupées même si j'aurais préféré une bière et un bon pâté de campagne, mais bon je suis en mission.

Je remarque cependant dans l'assistance une femme qui paraît au moins 20 ans de moins que les autres, une espèce de diamant brut au milieu des cailloux. Son long fourreau bleu roi met en valeur ses courbes parfaites. Une métisse aux cheveux noirs de jais aux reflets argentés, une peau mate qui ne souffre d'aucun fond de teint, une élégance naturelle peu ordinaire et un port de tête itou. Nos regards se croisent, mon Dieu quel regard. Yeux en amande, pupilles aux reflets dorés, profonds, scrutateurs et déjà je suis en émoi. Elle me sourit, je lui souris presque un peu gêné. Sa rangée de perles blanches s'ouvre sur ses lèvres délicatement dessinées et à peine relevées d'une pointe de rouge. J'en frémis. Elle s'approche, je m'approche, elle me frôle, les effluves de son parfum sucré, épicé, vanillé, du « Shalimar » sans doute, m'enivrent et me font tressaillir. Elle me jette un clin d'œil ravageur en passant puis elle disparaît. Je ne la reverrai plus jamais. Aguicheuse, allumeuse.....

Faisant fi des bonnes manières je décide frustré de m'en aller et vais prendre congé de la châtelaine. Le châtelain a lui disparut. Je rentre chez moi, un peu penaud et encore sous le choc et me tape une demi-bouteille d'un single malt d'Islay bien tourbé.

Quelques semaines plus tard je lis dans la presse « people » qu'une jeune métisse a porté plainte contre un châtelain de la région pour harcèlement. Ouf, dans ma frustration je l'ai peut-être échappé belle.

.....

Puisqu'il faut sortir, sortons, je vous emmène en France profonde pour vous raconter l'histoire d'un restaurant fort réputé à l'époque. « Les Nappes à Léon »

Un peu d'histoire, revue et mal corrigée-

NB : les phrases soulignées sont des faits historiques avérés.



C'est en l'Aube, dans la bonne ville de Brienne qu'il était une fois, au début de 20<sup>e</sup> siècle, à l'ombre du majestueux château, un restaurant flamboyant qui portait un joli nom : « Les Nappes à Léon ». C'était une belle table, dont le décor style Empire mais en pire attirait l'attention. Léon le patron s'était fait un point d'honneur de recouvrir les tables des plus belles nappes du canton, d'où son nom. En faux velours couleur framboise écrasée, il avait fait broder aux 4 coins de celles-ci un joli N doré qui correspondait à sa passion bonapartiste. Accolé au bar, droit comme un hussard, fier comme un grognard, il accueillait les clients de façon cavalière et proposait le menu dont le plat référence était bien sûr le poulet Marengo, concocté par le cuisinier de Bonaparte après la bataille du même nom, tout comme le Chambertin était en tête de liste sur la carte des vins. Chambertin que l'Empereur, oh sacrilège, coupait avec de l'eau avant de le boire. Il

y avait aussi la spécialité du lieu : les « Joséphines en bel harnais », espèce de grosses saucisses locales enveloppées dans de la pâte feuilletée. Il fallait oser, oser, Joséphine comme dira Bashung. Au dessert on découvrait bien sûr la « poire Ste Hélène » et « les Marie-Louise en chemise » qui ressemblaient à des strudels autrichiens.

A part cela il ne faisait rien Léon si ce n'est contrôler, ordonner et s'assurer que les plats suivaient en cuisine. En cuisine justement c'était Zina sa femme qui assurait. Elle brassait beaucoup Zina et brassait même sa propre bière artisanale. On venait de toute la région pour déguster la Bière à Zina.

Lui Léon ne buvait ni bière ni whisky, à cause du blocus de Malte probablement, il était par contre le roi du rhum.

Le plongeur et éplucheur de service était tchèque, il se prénomait Litz, tout le monde le trouvait austère Litz, il ne disait jamais mot. Parfois cependant, quand on le fâchait, il criait haut et fort : Ils ont gagné !, va savoir pourquoi. Sa femme était Russe, elle se prénomait Smolenska et était déjà assez âgée et proche de la retraite et même si elle aidait à la plonge, Léon ne l'aimait pas trop, il la trouvait trop distante et un peu froide. Par contre il adorait son jardinier et homme à tout faire, un Suisse de Payerne dans le canton de Vaud, que l'on appelait gentiment Mini Jo car son nom de famille était Jomini et que son ancêtre était général de Bonaparte et participa avec près de 32000 soldats suisses vaillants et fidèles aux différentes campagnes de l'empereur. Un Suisse fidèle, ce Jomini, peut-être pas tant que ça, puisque profitant de l'armistice, il se mit au service d'Alexandre 1<sup>er</sup> de Russie. Fin stratège, il enseigna et écrivit « Le précis de l'art de la guerre » qui devint référence.

Mini Jo, pour se venger peut-être, avait posé un panneau sur la porte des WC du restaurant de Léon avec l'inscription suivante : « Water, the Loo », the Loo, traduit de l'anglais signifiant les toilettes. Morne besoin.

La femme de Jo était bretonne et répondait au doux nom de Letizia, comme la maman de Napo. Ironie du sort ou pas puisqu'elle était descendante du comte de Marbeuf à qui on a prêté des relations extra- conjugales avec Madame Mère, qui paraît-il était volage. Pourvu que ce soit doux ! Certaines rumeurs disent qu'il pourrait être le géniteur du petit caporal. Plus taureau que bœuf donc le comte.

Mais revenons à notre beau restaurant. A l'étage de la grande bâtisse il y avait quatre chambres pour les touristes de passage qui auraient trop bu d'« Aiglon », champagne réputé, ou abusé d'un XO du même nom, les seuls servis en salle.

Pas fou, Léon qui possédait tout de même le sens du commerce, avait donné des noms aux chambres. Ainsi les Anglais choisissaient la « Trafalgar », les Allemands la « Léna », les Autrichiens la « Wagram » et les Italiens la « Mondovi ». Heureusement à Bienne il y avait à l'époque peu de touristes Japonais.

Léon eut un fils qu'il appela Jimmy, comme le fils caché et africain de son idole. Peut-être pour que soit inscrit dans l'histoire ce fait d'arme occulté. Faut croire qu'elle était mignonne la servante de Ste-Hélène même si elle était noire et que Bonaparte avait juré de bannir tous les « nègres » de France. Elle fut chassée de l'île et James-Octave, dit Jimmy finit au Cap en Afrique du Sud. Eh oui quand le sexe s'en mêle, les sexes s'emmêlent, même l'Empereur renie ses convictions.

Le Jimmy de Léon, mal aimé de son père, car issu d'une nuit de folie avec Alimatou, la serveuse sénégalaise, s'engagea lui dans la légion étrangère et mourut au combat à El-Alamein, en Egypte. Encore une ironie de l'histoire.

Léon ne s'en remet pas. Il vendit le « Nappes à Léon » et s'exila entre Corse et Italie, sur l'île d'Elbe. Il mourut de chagrin 100 jours plus tard.  
Aujourd'hui, à l'ombre du château de Brienne, il y a la somptueuse enseigne d'un « Drive-In » que les anciens appellent le McDoléon. Un aigle, ailes déployées, plane inlassablement au-dessus de l'enseigne.

.....

Les années.....

Avez-vous déjà réalisé que la seule période de la vie qui aspire à vieillir est l'enfance ?

Si tu as moins de 10 ans, tu es tellement excité à l'idée de vieillir que tu penses en fractions.

« Quel âge as-tu ? »

« J'ai six ans et demi »

Pourtant, tu n'auras jamais trente-six ans et demi !

Tu as 6 ans et demi, presque 7 ! C'est le bonheur !

Tu deviens par la suite adolescent, tu pourras difficilement te retenir !

Tu sautes d'une année à l'autre, presque des années.

« Quel âge as-tu ? » « Je vais avoir 16 ans »

Tu as peut-être 13 ans mais tu vas avoir 16 ans !

Et le plus beau jour de la vie, tu deviens majeur, 18 ans.

Youpi ! Le mot même a l'air d'une cérémonie !

Tu as ensuite 20 ans. quand on aime on a toujours 20 ans !

Puis, tu passes le cap des 30 ans !

Et puis, tu as 33 ans, l'âge du Christ. Que s'est-il passé ?

Il est MORT à cet âge- là ! On y repense à deux fois !

Y a quelque chose qui cloche là. Tu t'en vas sur 40.

Woe ! Applique les freins, la vie te glisse entre les doigts !

Avant de t'en rendre compte, tu arrives à 50, un demi-siècle...et tes rêves s'envolent.

Mais attends ! !!

Tu te rends à 60 ans. Tu ne pensais pas te rendre là !

La retraite qui arrive.

Et, tout doucement, tu arrives à 70 ans !

Par la suite, la vie se vit au jour le jour, tu comptes les saisons, tu te mêles dans les jours de semaine !

Puis à 80 ans, chaque jour devient un cycle complet !

Tu te rends au dîner, t'arrives à 16h30 et t'as hâte d'aller te coucher !

Et ça ne s'arrête pas là ! Quand tu arrives à l'âge de 90 ans, tu commences à régresser !

« Il n'avait pas encore 92 ans ! » entend-on au salon funéraire.

Et une chose étrange arrive. Si tu te rends à 100 ans, tu redeviens enfant !

« J'ai 101 ans et demi ! »

Et nous vous souhaitons à tous d'atteindre ce fameux "101 ans et demi" en très bonne santé (texte anonyme)

**Votre Zouzou**